



PROPOSITUM

Novembre 2025

**Chers Frères et Sœurs du Troisième Ordre Régulier de Saint François,
Paix et tout bien !**

Avec la fête de notre Père séraphique Saint François cette année 2025, nous avons conclu le huitième centenaire du Cantique de Frère Soleil et nous nous dirigeons vers le centenaire de la Pâque de Saint François, que nous célébrerons l'année prochaine.

Dans ce Propositum, nous publions les deux dernières contributions du père David Couturier pour l'Assemblée générale de la CFI-TOR 2025 :

- *Réparer le monde*, dans lequel le père Couturier analyse comment la mondialisation, la technologie, les changements identitaires et la géopolitique remodelent le monde à un rythme effréné. À ces inquiétudes s'oppose la vision franciscaine d'institutions dynamiques, orientées vers la mission et enracinées dans la fraternité et la conversion continue.
- *Le problème des soins dans le monde contemporain*. Cette nouvelle ère de soins, basée sur la mission, exige un esprit d'innovation, du courage et une foi profondément enracinée. En regardant vers l'avenir, nous relevons le défi de former des leaders qui non seulement poursuivront la mission franciscaine, mais la transformeront, en lui insufflant une nouvelle énergie et un nouvel amour pour les personnes qu'ils sont appelés à servir.

Très chers amis, dans le monde où nous vivons, prions sans cesse pour que la Reine du Rosaire obtienne de Dieu le don d'une paix durable pour chaque homme, pour chaque cœur, pour chaque peuple.

Je vous souhaite une bonne lecture. En Saint François
Avec estime et cordialité,

Sœur Daisy Kalamparamban
Présidente CFI-TOR

SOMMAIRE

Sr Daisy Kalamparamban	<i>Lettre pour Propositum</i>	1
Fr. David B. Couturier	<i>Réparer le monde : les franciscains sur la place publique</i>	3
Fr. David B. Couturier	<i>Réparer la maison : vivre le souci de l'autre comme une mission à une époque d'isolement</i>	19



REPARER LE MONDE : LES FRANCISCAINS SUR LA PLACE PUBLIQUE

Fr. David B. Couturier

OFM. Cap. PhD. DMin

Professeur associé de théologie et d'études franciscaines

et directeur du Franciscan Institute

auprès de la St. Bonaventure University (États-Unis)

Langue originale : Anglais



Lorsque François arriva sur la place publique devant l'évêché d'Assise, il portait les plus beaux vêtements qu'il possédait, étant le fils d'un riche marchand de tissus. Il les avait probablement portés souvent au cours de sa joyeuse adolescence, lorsqu'il était connu comme le « *roi de la jeunesse* » en raison de son amour pour les fêtes et les beaux vêtements et de son style de vie extravagant. Il avait aussi fait la guerre pour le bien et la gloire d'Assise contre Pérouse, sa rivale économique et impériale. C'est pour devenir célèbre, être loué par ses pairs et gagner l'estime et l'acceptation de la noblesse d'Assise qu'il était devenu soldat. Dans son esprit, il était destiné à la gloire !

Or, dès le début, la bataille de Collestrada fut pour lui une catastrophe. François est très tôt capturé et fait prisonnier de guerre. Il languit, tout seul, dans une cellule souterraine sombre, froide, humide et



dangereuse. Il y reste pendant près d'un an, attendant que son père paye une rançon pour le faire libérer. Pendant tout ce temps, il devient de plus en plus malade et tourmenté. Lorsqu'il est enfin libéré, il n'est plus qu'un jeune homme brisé, qui souffre de malaria, de malnutrition et de dépression. Ayant eu beaucoup de temps pour réfléchir, il est totalement désenchanté face à la violence et à la cupidité qui hantent son univers, sa ville, sa famille et même son Église. Il commence alors à errer dans les grottes et les repaires des environs d'Assise, à la recherche d'un nouveau but dans sa vie, d'un sens et d'une gloire qui lui échappent.

Il trouve enfin un peu de réconfort à Saint-Damien, une vieille église décrépie qu'il découvre au fin fond de la forêt. Là, il entend la voix du Crucifié qui lui dit de « réparer l'église » car elle tombe en ruine. Voilà quelque chose qu'il peut faire, qu'il veut faire, et, ce qui est typique du jeune homme, il se lance à corps perdu dans cette entreprise. C'était la première fois depuis des années qu'il ressentait un peu de passion. Peu après, il reçoit une convocation à la résidence de l'évêque.

Il avait été convoqué sur la place publique par l'évêque d'Assise pour une procédure judiciaire, afin de répondre à une plainte de son père qui l'accusait d'avoir volé des tissus de grande valeur et vendu un cheval sans autorisation. Il avait utilisé le montant de la vente pour acheter des outils de maçonnerie dont il avait besoin pour réparer des églises dans la vallée que la ville d'Assise surplombe. Son père était furieux. Il voulait que son fils se concentre sur l'entreprise familiale et qu'il cesse avec ces histoires de voix célestes et de chapelles en ruine. Les années qui suivent sa sortie de prison sont très éprouvantes pour François et pour ses parents, qui n'arrivent pas à comprendre ce qui ne va pas chez lui, et François ne sait pas l'expliquer. Il erre sans but, se retrouve dans des grottes, passe des jours et des nuits seul à dire des choses insensées. Pierre essaye de ramener François à la raison, mais en vain, et l'enferme même quand il part en voyage d'affaires. Rien n'y fait. La distance qui le sépare de son fils s'est creusée au point qu'il ne peut plus rien faire. L'assignation à comparaître devant l'évêque met une chose au clair pour François : il ne peut plus être le fils de Pierre de Bernardone.

Ainsi, lorsqu'il arrive sur la place publique, il commence immédiatement à se dépouiller de tous ses vêtements, puis, se retrouvant debout, totalement nu, il jette ses habits luxueux à son père. Il déclare solennellement qu'il en a fini avec lui, avec l'entreprise familiale, et avec toute la cupidité et la violence qui les alimentent. En un instant, en vertu de la loi, cet acte le rend totalement libre et abjectement pauvre : il perd sa maison, son soutien, son statut et tout ce qui en découle.

Couvert uniquement de haillons empruntés, il part seul vers un avenir inconnu, sans nulle part où aller. Le théologien anglican John Milbank a saisi l'essence du *novum* (nouveau) dans la rupture spectaculaire de François avec la famille et la société. Il pose une question prémonitoire : où va un homme qui n'a nulle part où aller ?

Car s'il y avait un *novum* chez François, il concernait sa tentative révolutionnaire de suivre de plus près Jésus et les apôtres en restaurant, dans la mesure du possible, une vie paradisiaque sur terre. Pour François, cela voulait dire adopter l'*altissima povertà*, la « très haute pauvreté », refusant non seulement la propriété privée, comme les ordres monastiques traditionnels, mais aussi toute notion de propriété en commun. Ce refus sous-tend le nouvel idéal d'un mode de vie mendiant, errant, dans lequel on devient vraiment comme les oiseaux du ciel et les lys des champs, s'en remettant uniquement à la providence du Père céleste.

Pour François, et bientôt pour ses disciples, le *novum*, c'est-à-dire le radicalement nouveau, était une confiance qui allait au-delà de la loi et même des frontières de la culture. En ayant ôté ses vêtements sur la place publique, François se range non pas du côté de la culture ou d'une partie de celle-ci, mais du côté de la nature elle-même. Lorsqu'il quitte la place publique, il ne cherche pas un monastère, un ermitage dans le désert, une communauté radicale de rebelles ou d'ermites. Il va immédiatement dans la nature, vestige de l'image de Dieu, pour se soumettre à une nouvelle naissance et incarnation primordiales. De cette manière, sans trop réfléchir, il lance une nouvelle « civilisation de l'amour » en dehors des conventions, des coutumes et des lois d'Assise. Milbank écrit à propos de la démarche radicale de François :

Tout d'abord, il n'a pas simplement réagi à la nouvelle civilisation urbaine en retournant dans le désert ou en s'enfuyant dans un monastère. Il a plutôt fait quelque chose de nouveau en fuyant « partout », non pas vers la culture, mais vers la nature même. Il est ainsi possible que son parcours de fuite incessante passe maintenant par chaque rue de chaque ville.

La pauvreté et le vide de ce moment initial ne sont donc pas principalement un exercice ascétique. Ce n'est pas une négation qui annule la culture, vainc les ennemis, construit des murs de défense ou fait taire ceux qui ont tort. François n'est pas en fuite vers d'autres espaces protégés, qu'il s'agisse d'un désert ou d'un monastère. Ce n'est pas une fuite des « maux de la mortalité » ou des tentations de la chair, il ne s'agit en aucun cas d'une fuite du monde.

Comme Milbank remarque à juste titre, il s'agit d'une fuite dans l'espace relationnel du « partout », où seules la domination et la privation sont exclues. Comme François l'affirme le premier, la dépouillement est la clé franciscaine de la liberté, où l'*usage* l'emporte sur la *propriété* afin que les relations puissent prospérer en se basant sur le service plutôt que sur le contrôle. François a renoncé à tout pour avoir la seule chose qu'il voulait : le Christ et ceux et celles que le Christ aime. François s'est dépouillé de tout ce qu'il possédait ou contrôlait auparavant pour se laisser saisir et retenir par le seul amour qui pouvait satisfaire son cœur, celui de son Seigneur.

La question qui se pose à nous aujourd'hui est la suivante : *comment nous positionner sur la place publique* ? Comment, en tant que fils et filles éloignés de François, nous positionner pour recevoir un appel du Dieu Très-Haut ? Certes, nous savons que nous ne pouvons pas forcer la voix du Crucifié. Bien que pauvres dans le monde, nous avons hérité de tant de choses du droit de l'Église et des constitutions de nos ordres. Où allons-nous à partir de là ? Comment recommencer, surtout à notre âge et avec tout ce que nous savons des dangers du monde post-moderne qui nous entoure ? Que faire de nos réalités et obligations actuelles ? Nous ne sommes pas un François de 25 ans et certainement pas une Claire de 18 ans.



Ne serait-il pas préférable et plus sage de nous retirer dans nos couvents et nos bureaux et d'ignorer ce qui se passe dans les rues et les magasins du monde ? Regarder la place publique dans le monde d'aujourd'hui est tout sauf apaisant. La place publique s'est polarisée, avec des voix en colère à gauche et à droite. Les problèmes sont compliqués, les solutions coûteuses. Il serait bon de s'éloigner de la place publique et de trouver une *gelateria* confortable qui vend de bonnes glaces à proximité.

Or, François ne nous a pas enfermés dans des monastères et des abbayes. Je n'ai pas de souvenir d'une *gelateria* sur le terrain de la Portioncule. François nous invite toujours à marcher avec lui sur la place publique afin que nous puissions contribuer à réparer le monde. Pour y parvenir efficacement, je soutiendrai que nous devons faire trois choses : (1) honorer la grande impossibilité de Dieu, (2) pratiquer un regard contemplatif, et (3) agir avec résilience et confiance.



De la place publique à la réparation du monde

Quand François quitte la place publique, il n'a que sa propre liberté et rien d'autre. Il n'a plus de famille, ni amis, ni maison, ni protection sociale. L'évêque lui donne sa bénédiction et le manteau qu'il portait et quelques guenilles, et c'est tout. Or, François se rend compte qu'il a quelque chose d'autre qu'il n'aurait jamais pu imaginer quelques semaines auparavant : le baiser du lépreux et l'acceptation d'une léproserie qu'il trouvait autrefois plus dégoûtante que toute autre chose au monde. Il se tourne maintenant vers eux pour trouver de l'amour et de la compagnie. Il suit le sentier jusqu'aux forêts au pied d'Assise et commence à les servir, à laver leurs blessures et à soigner leur chair en décomposition. Il a l'intention de servir les lépreux abandonnés et de réparer les églises pour le reste de sa vie. Il a renoncé à tout statut ; sa vie se résume désormais au service des exclus. Jamais il n'aurait imaginé pouvoir réparer autre chose que sa propre âme, grâce à la miséricorde et la compassion du Christ.

Comme nous le savons, Dieu a pour nous des plans qui dépassent toujours nos attentes. C'était certainement le cas de François. Avec le temps, il rassemble des frères et des sœurs, ils voyagent dans les coins les plus reculés du monde, évangélisent avec la simple conviction que nous sommes tous frères et sœurs d'un

seul Dieu bon et aimant. Ils prêchent la communion cosmique dans laquelle nous vivons, créés dans une unité bénie dans la diversité par un Dieu qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour nous sauver, même dans les moments les plus sombres (Jean 3, 16). François devient un homme de réconciliation sociale et un frère de compassion internationale en résolvant des conflits sociaux à Assise et en s'engageant dans le dialogue islamo-chrétien en Égypte, en toute humilité et par un accueil rempli de grâce.

Ce qui me surprend encore chez François d'Assise, c'est la mobilité de sa compassion. À partir du moment où il quitte la place publique, il ne s'arrête plus. Son cœur était toujours ouvert et son esprit cherchait toujours des moyens d'aimer et de faire preuve de bonté envers toute personne dans le besoin et disposée à recevoir.

Parfois, je me demande si nous ne restons pas trop souvent paralysés sur la place publique, ne sachant pas vers qui nous tourner ni quoi faire. Nous aussi, nous avons tout abandonné et fait le geste radical de ne pas accepter les règles du monde pour la réussite et l'accomplissement. Mais nous semblons regarder autour de nous et nous demander ce que nous pouvons faire maintenant. Nous sommes si petits et le monde est submergé par des problèmes d'une ampleur et d'une portée gigantesques. Comment pouvons-nous aider ? Nous vieillissons et le coût de la vie et du vieillissement augmente. Nous ne pouvons plus construire d'écoles et d'hôpitaux comme l'ont fait des générations de sœurs et de frères avant nous. Nous pouvons à peine parrainer les institutions que nous avons autrefois dotées en personnel, car les vocations se sont arrêtées.

Nous nous tenons sur la place publique en pensant que maintenant que nous sommes vieux nous ne pouvons plus rien faire. Et pourtant, j'entends le rire des femmes âgées de la Bible. Sara, la femme d'Abraham, rit comme elle l'a fait jadis, devant la tente, lorsqu'elle a entendu l'ange annoncer à son mari qu'ils auraient un fils alors qu'ils étaient très âgés. Elle n'en revenait pas ! J'entends Élisabeth, la femme de Zacharie, rire aux éclats, incrédule, à l'idée que Dieu ne peut plus surprendre le monde avec des femmes et des hommes que le monde stigmatisait pour leur stérilité. Elle répète en souriant des paroles sacrées : « Rien n'est impossible à Dieu ».

Contempler depuis la place publique : la sainte attention

Comment porter un regard nouveau sur la place publique ? Comment reconnaître les opportunités au milieu de l'aliénation, de la frustration et de la méfiance que suscitent les questions sociales aujourd'hui ? Nous vivons dans un monde dangereux et, j'ai horreur de devoir l'admettre et honte de le dire, la nouvelle administration de mon pays le rend plus dangereux de jour en jour.

Il y a quelques mois, le président des États-Unis a humilié le président ukrainien Volodymyr Zelensky dans le Bureau ovale. Il a fait un étalage d'arrogance, honteux et répugnant, à l'encontre d'un homme qui avait dirigé son pays sans relâche pendant plus de trois ans de guerre contre un agresseur injuste. Le journaliste du *New York Times* David Brooks a exprimé des sentiments qui ont résonné en moi. À propos du spectacle qui s'est déroulé dans le Bureau ovale, il a déclaré :

J'étais écoeuré, tout simplement écoeuré. Toute ma vie, j'ai eu une certaine idée de l'Amérique : nous sommes un pays imparfait, mais nous avons fondamentalement une influence positive sur le monde, nous avons vaincu l'Union soviétique, nous avons vaincu le fascisme, nous avons

fait le plan Marshall, nous avons fait le PEPFAR pour aider les populations qui vivent en Afrique. Certes, nous commettons des erreurs, en Irak, au Viêt Nam, mais elles sont généralement dues à la stupidité, à la naïveté et à l'arrogance.

Ce n'est pas parce que nous sommes mal intentionnés. Ce que j'ai vu au cours des six dernières semaines, c'est que les États-Unis se sont comportés de manière ignoble, ignoble envers nos amis du Canada et du Mexique, ignoble envers nos amis d'Europe. Et aujourd'hui, c'est le comble, un comportement ignoble à l'égard d'un homme qui défend les valeurs occidentales, au péril de sa vie et de celle de ses compatriotes.

Donald Trump croit en une chose. Il croit que la force fait le droit. Et en cela, il est d'accord avec Vladimir Poutine, ils sont pareils. Vladimir Poutine et lui tentent de créer un monde sûr pour les bandits, où des gens sans pitié peuvent prospérer. Et nous avons vu le résultat de ces efforts aujourd'hui dans le Bureau ovale.

Et j'ai d'abord commencé à penser, est-ce de l'affliction que je ressens ? Suis-je en état de choc, comme si j'avais une hallucination ? Mais je pense simplement à la honte, à la honte morale. C'est une blessure morale de voir le pays que l'on aime se comporter de la sorte.

Ces moments donnent à beaucoup d'entre nous l'envie de s'éloigner de tout ce qui touche à la politique. Ils sont épuisants et exaspérants. À quoi bon ? Le fait est que le monde dans lequel nous vivons est effectivement dangereux. On peut se demander s'il est plus dangereux que celui des Césars, à l'époque de Jésus, ou que celui des violents spasmes de la guerre, à l'époque de François. Quoi qu'il en soit, si nous voulons réparer le monde, nous devons disposer d'une méthode qui nous guidera en toute sécurité à travers les défis auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui. Vous serez peut-être surpris d'apprendre que nous commencerons notre politique par la contemplation. Et avec Claire d'Assise.

Dans sa lettre à Agnès de Prague, Claire d'Assise nous propose une méthode de discernement contemplatif en quatre étapes. Dans un monde où l'ampleur et la vitesse des changements sont exponentiels, il est important que nous disposions d'une méthode qui puisse nous ralentir, concentrer notre attention et modifier notre volonté afin de faire preuve d'intégrité. Un simple aperçu du regard de Claire sur la contemplation nous aidera :

Le regard contemplatif de Claire en quatre étapes

1. **Regarde (Intuere)** – Fixe ton regard intérieur et extérieur sur le Christ, en particulier sur son humilité et sa souffrance. Il s'agit de tourner intentionnellement le regard vers le Seigneur crucifié.
2. **Considère (Considera)** - Cette étape consiste à réfléchir profondément sur la vie du Christ, sa passion et son amour pour l'humanité. Il s'agit de méditer sur le mystère de son sacrifice.
3. **Contemple (Contempla)** - Dépasse la pensée et abandonne-toi à une union silencieuse et aimante avec le Christ. Ce moment de lien spirituel profond permet à son amour de te transformer.

4. **Imite (Imita)** – Conforme-toi au Christ en vivant son exemple d’humilité, de pauvreté et d’amour. Pour Claire, la contemplation n’est jamais une simple expérience intérieure, mais un mode de vie.

Claire nous offre un moyen de comprendre et de donner un sens aux difficultés auxquelles nous sommes confrontés. Elle propose une méthode qui nous permet de percer l’énorme carapace d’orgueil et de gloire qui enveloppe la propagande de notre discours politique aujourd’hui. Le plan de Claire est de remplir l’esprit et le cœur d’une autre image, celle de l’humilité, de la passion et de l’amour du Christ pour l’humanité. Claire recommande de commencer la prise de décision non pas par un décompte des succès ou des échecs, mais en se concentrant intentionnellement sur la souffrance et l’humilité. L’humilité et la souffrance sont la méthode du cœur qui permet d’ouvrir notre conscience à des niveaux plus profonds d’empathie et de compassion. Claire nous rappelle que ses quatre étapes de contemplation ne sont pas les seules d’un long processus de prise de décision, mais elles sont les premières, le fondement de toute prise de décision franciscaine. Nous pourrions appeler cela la « sainte attention » parce qu’elle nous entraîne à voir ces opportunités que nous ne pourrions pas voir sans la contemplation des problèmes auxquels nous sommes confrontés et des difficultés que nous endurons.



Dans ma dernière intervention, j’ai suggéré, vous vous en souviendrez, qu’à cause de la politique moderne nous sentons que le monde social se dérobe sous nos pieds. Permettez-moi de revenir brièvement sur ce que j’ai dit ce matin :

Il est intéressant de noter que les philosophes pessimistes du Siècle des Lumières ont un jour affirmé que dans le cœur des hommes il y a un penchant inné pour le progrès. Ils soutenaient que maintenant que l'esprit était enfin libéré des (prétendues) folies de la religion, l'humanité pouvait s'engager dans ce qu'ils appelaient « l'inévitable progrès humain ». Puis, quand le « progrès » de la modernité a produit le plus sanglant des siècles de l'histoire de l'humanité (le vingtième), ainsi que la terrifiante capacité d'anéantissement nucléaire, ils ont abandonné le progrès et prêché le désespoir et l'aliénation. Nous assistons aujourd'hui à ce spectacle triste et dangereux dans le climat politique moderne : la réparation séculière du monde est abandonnée pour être remplacée par l'hyper-nationalisme, la résurgence d'une cupidité éhontée, l'abandon des programmes d'aide à l'étranger et la montée de l'autoritarisme. Les responsables politiques contemporains abandonnent le projet de réparer le monde, et c'est là un aspect effrayant de notre mentalité postmoderne.

Le programme politique de notre époque n'a donc pas comme but principal d'économiser de l'argent ou de protéger nos frontières, il consiste à nous éloigner des faibles et des vulnérables, à nous rendre méfiants à l'égard des malades et des pauvres, et à réduire ainsi notre besoin et notre volonté d'aider, même dans les moments difficiles. L'objectif est que nous soyons fascinés par les manigances et les trafics des ultra-riches afin que nous les considérions comme nos « amis » et que nous ignorions ce que Jésus a dit au sujet de l'homme riche : « Il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux » (Matthieu 19, 24, Marc 10, 25 et Luc 18, 2). Cette tactique de distraction politique devient normale, même dans les pays traditionnellement connus pour leur aide étrangère et leur générosité internationale. Si nous ne nous engageons pas durablement dans des pratiques de sainte attention centrées sur la souffrance et l'amour du Christ, comme le recommande Claire, nous risquons de passer à côté de ce qui se passe.

Sans une sainte attention, nous prendrons des décisions qui éviteront instinctivement les sentiments compliqués au lieu de gérer ces émotions légitimes mais difficiles. Dans la taxonomie de Claire, tout commence par le regard porté sur l'humilité et la souffrance du Christ. La sainte attention nous aide à voir les pauvres et à vérifier le cadre structurel de justice, souvent invisible, qui maintient la pauvreté à sa place. C'est là un point de différenciation claire entre la « voie du monde » et la « voie du royaume ». Pour protéger la justice, nous devons garder les yeux, l'esprit et le cœur tournés vers les victimes, les sans-voix et les vulnérables. Il est dans la nature du péché social de garder les coutumes, les conventions et les codes complices presque ou largement invisibles, mais il y a un moment où une sainte attention peut dévoiler et rendre visible le mystère de la complicité. Pensons à Ponce Pilate au moment où il prend sa décision : il *détourne le regard* du Christ et se lave les mains de toute l'affaire. Il met fin à la conversation, le dialogue est terminé : Pilate détourne le regard et le Christ est condamné.

L'un des grands ministères de la justice sociale à notre époque consisterait à enseigner aux citoyens cette méthode d'attention sainte et contemplative. L'un des plus grands dangers auxquels les pauvres sont confrontés est l'invisibilité, en particulier lorsque cette invisibilité est fabriquée ou exacerbée par la politique. Le monde nous apprend à détourner le regard de la souffrance des autres, à « nous occuper de nos affaires », à prendre soin uniquement des nôtres, et en même temps il rabaisse, dégrade et dévalorise ceux qui souffrent. Plus le coût

est élevé, plus le mépris augmente. Ainsi, les pauvres souffrent d'un double fardeau : d'abord, le mal qui les afflige, la douleur qui les paralyse, puis les calomnies qui les accusent et les diffamations qui les excluent.

Voici comment le regard contemplatif de Claire aide à dissiper le brouillard des faux témoignages et à percer la bulle de la propagande malveillante. On le voit aussi dans le *Magnificat* de Marie. Elle s'exclame :

Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles.

Il comble de biens les affamés, renvoie les riches les mains vides (Luc 1, 46-55).

Marie voit au-delà de la propagande de l'Empire qui opprime son peuple. Elle sait ce que Yahvé a fait et continue de faire dans l'histoire. Elle réalise que ce n'est pas César qui apporte la « bonne nouvelle ». C'est la « miséricorde de Dieu d'âge en âge » qui gouverne désormais le monde et apporte le *shalom* au peuple. C'est le regard contemplatif qui peut reconnaître l'intentionnalité paradoxale de Dieu qui rejette et bouleverse les inclinations politiques des puissants de ce monde. Ils disent que rien de bon ne peut sortir de Nazareth (Jean 1, 46), mais c'est de là qu'est venue la bonté elle-même : Jésus le Nazaréen.

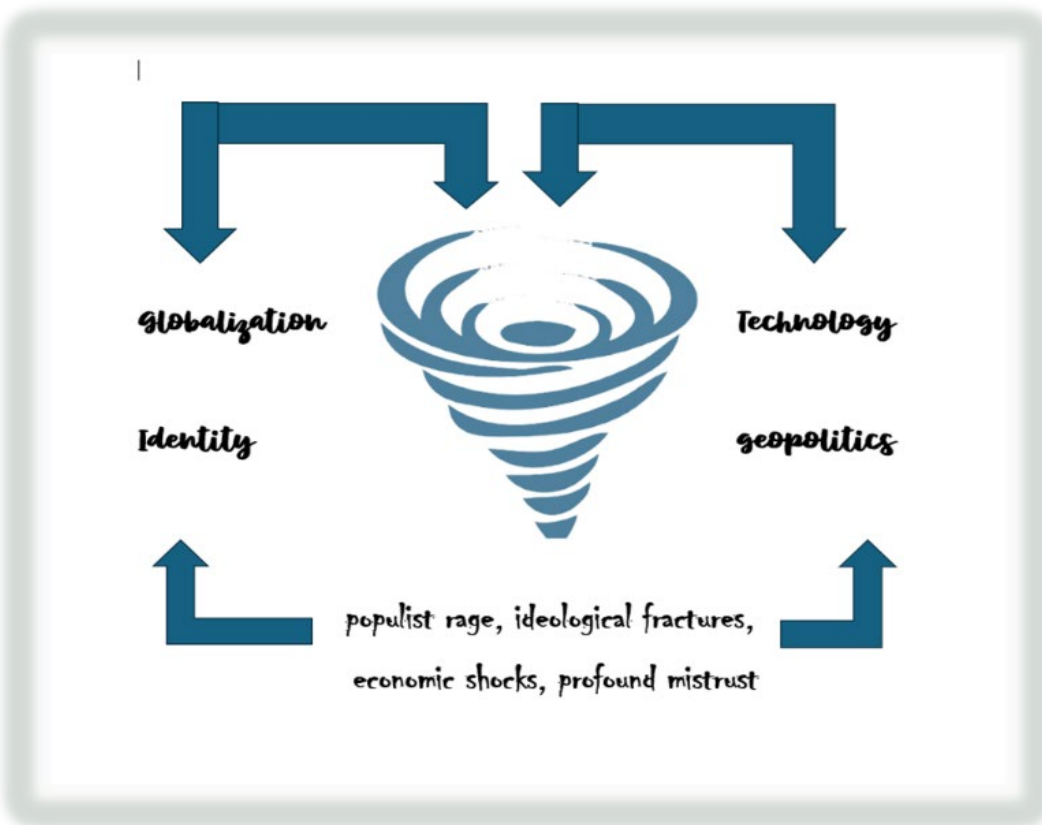
Si nous voulons réparer le monde, nous ne pouvons pas commencer par les programmes politiques. Oui, nous finirons par les évaluer avec la prudence des serpents et la candeur des colombes (Matthieu 10, 16), ce format d'intentionnalité paradoxale qui contient la justice et la miséricorde de Dieu. Le serpent représente la sagacité, le discernement et la pensée stratégique, alors que la colombe symbolise la pureté, la douceur et la sincérité. En pratique, cela signifie qu'il faut être intelligent et conscient des dangers sans devenir sournois ou corrompu, et apprendre à être prudent face aux défis tout en conservant un caractère aimable et droit.

Jusqu'à présent, nous avons vu que la réparation du monde en termes franciscains nécessite un certain nombre de choses :

1. Dépouillement ;
2. Une fuite partout ;
3. Se tenir sur la place publique en toute humilité et
4. Avec une sainte attention.

Les tendances et les forces auxquelles nous, les religieux et les religieuses, devons faire face sur la place publique

Dans cette dernière partie de mon intervention, je voudrais parler de ce dont nous avons besoin pour nous tenir prophétiquement sur la place publique aujourd'hui. Je veux parler de ce que nous verrons et vivrons probablement lorsque nous regarderons la place publique actuelle. Je suppose que ces tendances vous sont déjà familières, vous en faites probablement l'expérience directement ou indirectement, même si vous ne les avez pas appelées par leur nom avant aujourd'hui. Ce sont des tendances universelles qui concernent tous ceux qui habitent la place publique, et si nous voulons réparer le monde avec intégrité et avec cette « sagesse d'amour » dont parle saint Bonaventure, nous devons bien les comprendre.



Dans son dernier livre, le journaliste Fareed Zakaria identifie les quatre « révolutions » actuelles qui provoquent de profonds bouleversements et une anxiété omniprésente dans tous les domaines du travail et de la culture : la mondialisation, la technologie, l'identité et la

géopolitique. Comme nous le savons, la mondialisation est en train de changer radicalement le monde. On peut penser que la mondialisation est la « compression du temps et de l'espace » qui nous permet de transporter des produits dans le monde entier en quelques heures ou quelques jours. Elle nous permet de nous rendre sur des continents qui autrefois n'étaient inaccessibles qu'aux commerçants ou aux missionnaires les plus aventureux. On peut désormais transporter instantanément des idées, des pensées, des voix et des images à travers la planète. Autrefois, la concurrence entre les produits se limitait au niveau régional, aujourd'hui, on peut se trouver n'importe où sur la planète et collaborer avec les professionnels les plus qualifiés. Je suis éditeur de livres et d'une revue académique auprès du Franciscan Institute à New York et notre maquettiste est un spécialiste des publications en Inde, un grand travailleur avec beaucoup de talent. En effet, n'ayant pas trouvé un maquettiste fiable et disponible localement, je me suis adressé facilement et rapidement à l'Inde.

Bien qu'il existe des centres médicaux particuliers connus pour l'excellence de leurs recherches et pour leurs spécialisations dans des endroits comme New York, Boston, Londres et Singapour, la science se développe à l'échelle mondiale. La Chine devient rapidement un acteur de premier plan en matière d'avancées technologiques dans les domaines des ordinateurs, des puces électroniques, de la médecine et de la technologie spatiale. Les progrès de l'intelligence artificielle (IA) sont époustouffants. Un jour, pendant que je rédigeais ces interventions, j'ai fait une pause et j'ai décidé de voir à quelle vitesse l'IA pouvait traduire l'un de ces textes en français : il a fallu 15 ou 20 secondes. Ensuite, j'ai demandé à l'IA de bien vouloir traduire le même texte en italien. « Elle » l'a fait, et « elle » l'a très bien fait. (Honnêtement, je ne sais pas pourquoi je pense à l'IA au féminin).

La vitesse à laquelle l'IA peut localiser et résoudre des problèmes de haut niveau est stupéfiante. En tant que professeur d'université, je peux vous dire que l'enseignement supérieur est en train de changer rapidement

à cause d'elle. Il ne s'agit pas simplement d'attraper les étudiants qui utilisent l'IA pour plagier ; il s'agit d'apprendre à tirer parti de la rapidité de l'IA en l'associant à la pensée critique et au jugement humain.

Deux autres forces bouleversent les modes traditionnels de pensée et d'action dans le monde : l'identité et la géopolitique. L'évolution de la médecine, de la biologie, de la psychiatrie et des neurosciences a donné lieu à une vision nouvelle et complexe de l'identité humaine. Auparavant, nous pouvions nous fier au bon sens pour comprendre la sexualité humaine et le genre. Les choses sont devenues plus compliquées, non pas en raison d'une résistance à la religion ou à la morale traditionnelle, mais parce que la science, avec l'aide de la technologie et du dialogue favorisé par la diffusion des connaissances à travers le monde, nous a aidés à voir des dimensions du cerveau humain que nous n'avions jamais connues auparavant.

Enfin, la géopolitique a créé de nouveaux centres de pouvoir dans le monde entier. Le modèle des deux empires qui dominait depuis l'après-Seconde Guerre mondiale (l'Union soviétique et les États-Unis contrôlant les normes économiques mondiales) s'est effondré. L'alliance construite récemment entre Poutine et Trump modifie à nouveau l'ordre mondial, avec des alliés qui essaient de discerner les nouveaux modèles économiques et sécuritaires dans ce réseau qui n'est pas encore stable.

Tous ces changements, selon Zakaria, provoquent une profonde anxiété dans le monde entier. Ce ne sont pas les changements en soi qui préoccupent, mais l'ampleur et la vitesse avec lesquelles ces changements ont lieu simultanément dans tous les domaines de la vie. Nous ne savons pas comment les assimiler.

Thomas Friedman affirme que nous vivons une « ère d'accélération ». Selon Fareed Zakaria, les réactions à ces révolutions sont la rage populiste, les fractures idéologiques, les chocs économiques et une profonde méfiance à l'égard de presque toutes les institutions, y compris la médecine, l'enseignement supérieur, le gouvernement et la religion. Zakaria écrit :

Depuis le XVI^e siècle, les changements technologiques et économiques ont produit d'énormes progrès, mais aussi des bouleversements massifs. Ces bouleversements et la répartition inégale de leurs bénéfices suscitent une grande anxiété. Le changement et l'anxiété entraînent à leur tour une révolution identitaire, les gens étant en quête d'un nouveau sens et d'une nouvelle communauté... Tout au long de cette histoire, nous verrons deux scénarios concurrents : le libéralisme, qui signifie progrès, croissance, bouleversement, *révolution au sens d'avancée radicale*, et l'illibéralisme, qui signifie régression, restriction, nostalgie, *révolution au sens de retour au passé*. Cette double signification de la révolution perdure encore aujourd'hui.

Nous avons énormément de difficultés à gérer ces changements et les émotions qu'ils provoquent. Nous ne savons pas de quel côté nous tourner sur la place publique : devons-nous avancer ou reculer ? Recule-t-on sur certains points et avance-t-on sur d'autres ? Comment décider, surtout quand les questions semblent si liées



entre elles ? Comment nous aidons-nous les uns les autres à faire face aux conséquences de ces forces ? Comment légiférer et évaluer la moralité des actions, en particulier lorsque nous ne trouvons plus un accord sur la différence entre les « vérités » objectives et les « faits alternatifs » ? La justice sociale n'est pas aussi facile qu'elle l'était auparavant.

Nous devons résoudre le dilemme qui se pose à nous, quel que soit notre rôle ou notre position dans les hôpitaux, l'éducation, les services sociaux ou la religion : étudiants, professeurs, administrateurs, supérieurs religieux ou membres du personnel. Il n'est pas question de se tenir à l'écart face aux

bouleversements actuels et aux inquiétudes qu'ils suscitent dans le monde entier. Nous devons prendre position. L'époque dans laquelle nous vivons et travaillons est-elle considérée comme une époque d'*avancée radicale* ou plutôt comme une époque de *retour/repli radical* ? Promouvons-nous le progrès post-Lumières et le laissez-faire des marchés libres et encourageons-nous la fierté acritique d'une autonomie, d'un individualisme, d'une liberté et d'un choix sans entraves ? Ou « résistons-nous à toute résistance » des Lumières et appelons-nous à un retour au bien commun, à un sens de l'ordre et de la stabilité, à la tradition et à l'autorité ? Comment éduquer et procéder en cette « ère d'accélération » (Friedman), où l'ampleur et la vitesse du changement remettent en question, interrogent ou bouleversent chaque politique, pratique, procédure ou tradition ?

Comment, nous les responsables religieux, pouvons-nous aider nos communautés à assimiler l'ampleur et la vitesse du changement ? La théologie franciscaine, qui met l'accent sur l'humilité, la fraternité et la conversion permanente, offre une réponse profondément humaine et spirituelle aux changements rapides de Zakaria et aux forces de « l'ère des accélérations » de Friedman. En intégrant les valeurs franciscaines, nous pouvons favoriser la résilience, la compassion, la justice et le bien-être collectif. Nous retenons six stratégies que nous pouvons mettre en œuvre ou renforcer dans nos communautés.

Une réponse franciscaine à l'ère des accélérations

Les stratégies de Friedman	Adaptation franciscaine
Apprentissage tout au long de la vie et adaptabilité	Un engagement à une croissance intellectuelle, morale et spirituelle continue, favorisant l'adaptabilité à travers un dialogue profond avec l'Évangile. La théologie franciscaine met l'accent sur la <i>conversion permanente</i>, une ouverture continue à la transformation à la lumière de l'Évangile. Tout comme l'apprentissage tout au long de la vie aide chaque personne à rester compétente, la spiritualité franciscaine appelle à une relation toujours plus profonde avec le Christ et le monde, favorisant la croissance intellectuelle, morale et spirituelle.
Institutions dynamiques	Les organisations franciscaines privilégient l'innovation missionnaire, le leadership de service et la flexibilité pour répondre aux besoins émergents de la société. L'accent est mis sur le développement de nos institutions en tant que communautés de service. Au lieu de structures rigides, les institutions franciscaines mettent l'accent sur <i>le leadership de service</i> et <i>l'innovation missionnaire</i>. Les universités, les hôpitaux et les ministères franciscains doivent rester flexibles, donner la priorité aux besoins des personnes marginalisées et adapter leurs services aux changements sociaux et technologiques contemporains.
Communautés fortes	Le modèle de fraternité franciscaine favorise la collaboration et le partage des responsabilités dans toutes nos institutions, faisant en sorte que les communautés mettent collectivement l'accent sur le bien commun. Contrairement à l'approche individualiste, les franciscains privilégient la <i>fraternité</i> : vivre comme une famille mondiale, en gérant les changements dans le monde collectivement et non pas dans l'isolement.
Adopter des valeurs éthiques et humaines	Une réponse franciscaine évalue les implications éthiques du changement, en donnant la priorité à la dignité humaine, à la justice sociale et à la sauvegarde de la création par un modèle d'écologie intégrale et de relations fraternelles. Saint François propose un mode de vie intégré, privilégiant les relations avec Dieu, avec les autres et avec la création. La réponse franciscaine au changement rapide n'est pas seulement l'adaptation mais le <i>discernement</i> : En quoi les nouvelles technologies, les systèmes économiques et les politiques respectent-ils la dignité humaine et la sauvegarde de la création ?

Les stratégies de Friedman	Adaptation franciscaine
Auto-motivation et agentivité	Le changement est perçu comme une opportunité de collaborer de manière créative dans le monde et, en se basant sur les valeurs évangéliques, de s'engager en faveur de la transformation sociale. Au lieu de réagir passivement au changement, les franciscains embrassent la mission comme une initiative pour répondre aux besoins du monde. Ce qui veut dire considérer les nouveaux défis comme des opportunités de témoigner les valeurs évangéliques de manière créative.
Politique et filets de sécurité sociale	Outre atténuer les bouleversements, la pensée franciscaine appelle à des réformes systémiques qui respectent la dignité des personnes marginalisées et promeuvent le bien commun. Les communautés franciscaines prônent la paix et la justice. La théologie franciscaine appelle à la <i>conversion structurelle</i> : transformer les systèmes qui créent l'injustice. Friedman propose des filets de sécurité pour atténuer les bouleversements, les franciscains vont plus loin en préconisant des changements systémiques qui donnent la priorité aux pauvres et aux marginalisés.

Au lieu d'aider les personnes à survivre aux changements rapides, la théologie franciscaine invite à *transformer la nature même du changement*, en le guidant vers plus de justice, de fraternité et d'attention à la création. En basant l'adaptation sur la **conversion continue, la communauté, le discernement éthique et la mission**, la sagesse franciscaine offre une réponse contre-culturelle, porteuse d'espérance, aux préoccupations de Friedman et aux grandes forces de Zakaria, une réponse qui est profondément nécessaire dans notre monde en pleine accélération.

Conclusion : Une réponse franciscaine à l'ère des accélérations

En cette *ère des accélérations*, où les avancées technologiques, la mondialisation, les changements d'identité et les bouleversements géopolitiques créent une anxiété généralisée, la tradition franciscaine offre une réponse transformatrice. Alors que Thomas Friedman et d'autres analystes contemporains comme Fareed Zakaria identifient la vitesse écrasante du changement comme une source de bouleversement, la théologie franciscaine la recadre comme une opportunité de renouveau, d'approfondissement des relations humaines et de promotion d'un monde juste et compatissant.

Au lieu de s'adapter passivement au changement, les franciscains adoptent un modèle de *conversion permanente*, répondant continuellement aux besoins changeants de la société avec humilité, créativité et fraternité. La tradition franciscaine appelle à des institutions dynamiques qui servent de communautés de

service flexibles plutôt que de bureaucraties rigides. Contrairement à l'hyper-individualisme, la fraternité franciscaine promeut des communautés fortes où le changement est vécu dans la solidarité et non pas dans l'isolement. Cette perspective fait passer la réponse au changement de la simple survie à une transformation significative.

D'un point de vue éthique, les franciscains s'engagent dans le changement à travers le prisme de l'écologie intégrale et des relations justes, en s'assurant que les développements technologiques et économiques respectent la dignité humaine et le bien-être de la création. En outre, plutôt que de se replier sur la sécurité institutionnelle, les franciscains considèrent la mission comme un engagement dynamique dans le monde, répondant aux réalités sociales, économiques et politiques dans un esprit de paix et de justice.

En fin de compte, la vision franciscaine ne se limite pas à aider les personnes à gérer le changement, elle cherche à transformer la nature même du changement. En ancrant les réponses dans l'humilité, la fraternité, la contemplation et la mission, la sagesse franciscaine offre une voie contre-culturelle mais profondément porteuse d'espoir dans un monde marqué par l'incertitude et les bouleversements. Elle nous rappelle que, comme François se tenant nu sur la place publique, la vraie liberté ne réside pas dans le contrôle mais dans la confiance radicale, la solidarité et un engagement inébranlable dans la réparation du monde.

Questions pour le débat

1. Se tenir sur la place publique : le témoignage franciscain

Couturier souligne comment le dépouillement radical de François et son entrée sur la place publique signifient une nouvelle façon d'être dans le monde : une façon qui fait pleinement confiance à Dieu et qui embrasse l'espace relationnel du « partout ».

- Dans le monde d'aujourd'hui, comment pouvons-nous, nous et nos communautés, nous tenir sur la place publique en étant des témoins authentiques de l'amour et de la justice du Christ ?
- Qu'est-ce que cela signifie pour nos congrégations d'embrasser le dépouillement et la confiance radicale en Dieu, non seulement sur le plan spirituel, mais aussi dans la prise de décisions pratiques ?

2. La sainte attention et le regard contemplatif

S'inspirant de Claire d'Assise, Couturier souligne l'importance d'un regard contemplatif : regarder le Christ, considérer sa vie, contempler son amour et imiter son humilité.

- Comment pouvons-nous cultiver un regard contemplatif plus profond dans notre leadership et notre prise de décision ?
- Comment un engagement en faveur d'une « sainte attention » pourrait-il nous aider à mieux gérer les complexités de la société moderne et à nous engager plus efficacement contre les injustices mondiales ?

3. Une réponse franciscaine à l'ère des accélérations

Couturier examine comment la mondialisation, la technologie, les changements identitaires et la géopolitique remodelent le monde à un rythme effréné. À ces inquiétudes liées aux changements, il oppose la vision franciscaine d'institutions dynamiques, motivées par la mission et enracinées dans la fraternité et la conversion permanente.

- Comment les communautés religieuses peuvent-elles répondre à ces changements rapides avec résilience, fraternité et espérance ?
- Quelles mesures concrètes pouvons-nous prendre pour nous assurer que nos ministères restent adaptables tout en étant profondément ancrés dans les valeurs franciscaines, en particulier dans un monde de plus en plus façonné par l'individualisme et la polarisation politique ?



**REPARER LA MAISON :
VIVRE LE SOUCI DE L'AUTRE COMME UNE MISSION
À UNE ÉPOQUE D'ISOLEMENT**

Fr. David B. Conturier

OFM. Cap. PhD. DMin

Professeur associé de théologie et d'études franciscaines

et directeur du Franciscan Institute

auprès de la St. Bonaventure University (États-Unis)



Langue originale : Anglais

Introduction : La question du souci de l'autre dans le monde d'aujourd'hui

Dans ma dernière intervention, j'ai abordé un paradoxe concernant la sollicitude envers les pauvres et les personnes vulnérables. Le premier aspect de ce paradoxe est l'image intense et spectaculaire de François quittant la place publique pour aller servir les lépreux et résider avec eux dans une colonie située au pied de la ville d'Assise. François ne se contente pas de laisser tomber des pièces de monnaie dans les mains d'un lépreux, comme il le faisait autrefois, ni d'embrasser ses mains défigurées, comme il a commencé à le faire récemment, il adopte leur mode de vie et établit sa demeure parmi eux. La nouvelle la plus choquante pour sa famille et ses amis, c'est sa décision d'aller vivre avec les lépreux.

Le terme « spectaculaire » ne rend pas tout à fait compte du bouleversement extraordinaire que cela représente par rapport à son mode de vie antérieur, celui du fils d'un riche commerçant. Ayant grandi dans un foyer chrétien, François et sa famille savaient bien qui étaient les lépreux (et en étaient effrayés). Leur défiguration hideuse et leur odeur nauséabonde étaient bien connues, tout comme le sentiment de dégoût que le jeune François éprouvait chaque fois qu'il s'approchait à quelques kilomètres de la léproserie.

La famille de François évitait les lépreux, tout en accomplissant sans doute son « devoir » chrétien en leur envoyant de la nourriture et des biens par l'intermédiaire d'une tierce personne. Il n'y avait pas de contact direct ou de conversations personnelles. Dans sa biographie de François, Volker Leppin suggère que l'attention portée par la famille Bernardone aux lépreux était de pure forme.

Cette attention nouvelle que François a pour les lépreux est une manière on ne peut plus provocatrice de répudier les valeurs de son père centrées sur le commerce. Ce paradoxe nous donne l'image d'un jeune homme désireux de s'occuper des lépreux de la manière la plus personnelle et la plus directe possible, mais il



nous montre aussi un autre aspect : la façon dont notre société, malgré nos valeurs franciscaines, dévalorise de plus en plus l'attention à l'autre. Cette sollicitude, qui est au cœur de notre vocation franciscaine, perd de plus en plus sa place dans les esprits, dans les cœurs et dans les poches du monde actuel.

Prendre soin de l'autre est un aspect central de l'être

humain, religieux et franciscain. C'est une expression de nos liens, de la responsabilité que nous avons les uns envers les autres et de notre vulnérabilité commune. Or, il est de plus en plus difficile de cultiver la sollicitude dans le monde moderne car les forces culturelles, économiques et technologiques minent les relations profondes et réciproques qui la favorisent. Prendre soin de l'autre est souvent réduit à une activité marchande, à un devoir ou à un souci secondaire dans des sociétés qui donnent la priorité à l'efficacité, à la réussite individuelle et à la croissance économique. Dans le monde contemporain, la marchandisation du « prendre soin », la montée de l'hyper-individualisme, les effets de la médiation technologique, le rôle des barrières économiques et politiques sont différents aspects de ce problème. Dans une culture qui néglige souvent ses membres les plus vulnérables, les enjeux moraux et spirituels qui se posent invoquent le sens du devoir moral et de la responsabilité spirituelle.

La marchandisation du « prendre soin »

Dans les économies modernes, prendre soin de l'autre est de plus en plus réduit à un échange transactionnel. Les soins de santé, la prise en charge des enfants ou des personnes âgées, et même l'éducation - des domaines qui devraient être fondés sur des relations de confiance et d'attention réciproque - sont souvent traités comme des services à acheter et à vendre. Cette marchandisation crée de multiples problèmes. Tout d'abord, elle entraîne une sous-évaluation du travail du « prendre soin », sur le plan financier comme sur le plan social. Les infirmiers, les enseignants, les soignants et les travailleurs sociaux - dont les métiers consistent essentiellement à prendre soin - sont souvent sous-payés, surchargés de travail et peu soutenus par les institutions. Leur travail est considéré comme nécessaire mais non pas prioritaire, ce qui montre bien l'incapacité de la société à reconnaître la dignité inhérente à cette activité.

Deuxièmement, la marchandisation du « prendre soin » crée des inégalités. Ceux qui ont les moyens peuvent s'offrir des services de qualité, tandis que ceux qui n'en ont pas se retrouvent face à des options inadéquates ou inaccessibles. Les personnes âgées, les personnes handicapées et les enfants issus de familles à faibles revenus sont souvent les plus touchés par ce système, où leur prise en charge n'est plus un droit universel mais un privilège, ce qui accentue les divisions sociales et marginalise ceux qui en ont le plus besoin.

L'hyper-individualisme et le déclin des liens communautaires

Dans le monde moderne, la montée de l'hyper-individualisme constitue un autre défi de taille. De nos jours, de nombreuses sociétés donnent la priorité à la réussite personnelle, à l'autosuffisance et à l'indépendance, au détriment de la responsabilité collective. L'idée de l'individu « qui s'est fait tout seul », qui atteint le succès sans avoir besoin des autres, est dominante dans les récits culturels. Cette vision du monde mine les structures qui permettent de s'occuper des autres, comme les réseaux familiaux, les communautés religieuses et les systèmes de soutien locaux.

Malgré leur promesse de créer des liens, les médias sociaux renforcent souvent l'individualisme au lieu de promouvoir une véritable communauté. Les interactions en ligne, bien que pratiques, n'ont pas la profondeur, la vulnérabilité et la présence mutuelle nécessaires pour prendre vraiment soin de l'autre. En conséquence, la solitude et l'isolement social augmentent, en particulier chez les personnes âgées et les jeunes adultes. En l'absence de liens communautaires solides, il devient plus difficile de cultiver la sollicitude, ce qui entraîne une véritable épidémie de négligence et de déconnexion émotionnelle.

La médiation technologique des relations humaines

La technologie a transformé notre manière de prendre soin les uns des autres, parfois en mieux, mais le prix à payer est souvent cher.

Si les avancées de la télémédecine, de la communication numérique et de l'intelligence artificielle ont amélioré l'accès aux soins, ils ont également introduit de nouveaux défis. Les systèmes automatisés, la prise de décision fondée sur les données et les plateformes numériques remplacent souvent l'interaction humaine par des algorithmes visant à l'efficacité.



La dépersonnalisation des services est l'une des conséquences de cette évolution. Dans les établissements de soins, les médecins passent souvent plus de temps à interagir avec les dossiers médicaux électroniques qu'avec leurs patients. L'accent mis sur les résultats mesurables et le rapport coût-efficacité peut éclipser les aspects personnels et relationnels. De même, dans le domaine de l'éducation, les outils d'apprentissage en ligne, bien qu'utiles, ne peuvent pas remplacer l'accompagnement, la présence et les conseils que les enseignants assurent en personne.

En outre, le recours croissant aux solutions numériques risque d'aggraver les disparités dans ce domaine. Les personnes qui n'ont pas accès à la technologie - que ce soit en raison de la pauvreté, de l'âge ou d'un handicap - sont souvent laissées pour compte. Le défi consiste à intégrer la technologie afin d'améliorer, et non remplacer, les relations humaines authentiques.

Les barrières politiques et économiques contre une culture du « prendre soin »

Les économies modernes privilégient la croissance du marché et l'efficacité au détriment du bien-être humain. Ce modèle a des conséquences importantes sur les structures d'assistance, que de nombreuses politiques considèrent comme une charge financière et non pas comme un bien social. Les congés parentaux payés, l'aide aux personnes âgées et les services de santé mentale sont souvent inadéquats et reflètent une approche qui valorise la productivité plus que la dignité humaine.

En outre, prendre soin de l'autre est une activité effectuée, de manière disproportionnée, par les femmes et les communautés marginalisées, socialement stigmatisée et insuffisamment rémunérée ou reconnue. C'est le reflet d'une incapacité plus générale à répartir équitablement les responsabilités : au lieu d'être un engagement partagé par la société, l'assistance aux personnes est le plus souvent assurée par ceux ou celles qui ont le moins de pouvoir pour exiger des conditions ou une rémunération équitables.

Une société plus juste reconnaîtrait que l'assistance aux autres est un élément essentiel pour l'épanouissement humain, et non pas un coût économique à minimiser. Il est nécessaire en ce sens de repenser les politiques du travail, les systèmes de soins de santé et les structures de soutien social afin que ces services soient valorisés, accessibles et équitablement distribués. Les franciscains pourraient devenir un réseau de plaidoyer social plus incisif si nos actions ne restaient pas fortement liées à nos provinces ou à nos congrégations. En se concentrant sur « la compassion du Christ au niveau international » les congrégations, même les plus petites, pourraient dynamiser leurs efforts et avoir une incidence concrète sur la sollicitude envers les pauvres et les vulnérables.

Les dimensions morales et spirituelles de la crise du « prendre soin »

Au-delà de ses dimensions économiques et sociales, la crise du « prendre soin » est également une question morale et spirituelle. Le pape François a souvent mis en garde contre la « culture du déchet », dans laquelle les plus vulnérables - en particulier les personnes âgées, les malades et les pauvres - sont traités comme des fardeaux plutôt que comme des personnes ayant une dignité. Cette attitude culturelle favorise un contexte d'indifférence, où prendre soin de l'autre n'est plus considéré comme une obligation morale mais comme un acte de charité facultatif.

D'un point de vue franciscain, le souci de l'autre vécu comme une mission est une expression d'amour, d'humilité et de solidarité. Saint François d'Assise et sainte Claire d'Assise ont incarné l'engagement radical à prendre soin des autres, en accueillant les pauvres, les malades et les exclus non pas par sens du devoir mais parce qu'ils reconnaissaient en eux les sœurs et frères d'une même humanité, sous le regard d'un Dieu bon et miséricordieux. Cette tradition interpelle les sociétés modernes et les invite à dépasser les modèles transactionnels d'assistance et à cultiver une éthique transformatrice, fondée sur un engagement personnel et profond envers les autres.

D'un point de vue théologique, la conception chrétienne de la sollicitude plonge ses racines dans l'Incarnation : l'acte de Dieu qui est venu habiter parmi l'humanité en Jésus Christ. Le ministère de Jésus a été marqué par une attention aux lépreux, aux pécheurs et aux marginaux qui dépassait toute règle sociale. Dans un monde qui s'éloigne souvent de la souffrance des autres, cet exemple nous invite à réexaminer la manière dont nous prenons soin des autres aujourd'hui.

Une voie à suivre : rétablir une éthique du « prendre soin »

Pour faire face à la crise du « prendre soin », il faut des changements à la fois structurels et culturels dans ce domaine. D'un point de vue pratique, les sociétés doivent investir dans des politiques qui soutiennent les personnes qui prennent soin des autres, qui favorisent un accès équitable aux soins et qui s'opposent à la marchandisation des services humains essentiels. Les établissements d'enseignement, les communautés religieuses, les ordres religieux et les organisations civiques doivent cultiver activement une culture de l'attention à l'autre, en plaçant la responsabilité mutuelle et la compassion au cœur de leur mission.

En allant plus en profondeur, pour rétablir une éthique du « prendre soin », il faut un changement de valeurs. Il s'agit notamment de résister aux forces de l'hyper-individualisme, de réaffirmer l'importance de la communauté et de reconnaître que prendre soin des autres n'est pas un fardeau mais un aspect fondamental de l'être humain. Il s'agit de favoriser des habitudes de présence, d'attention et de solidarité, des pratiques qui soutiennent des relations d'attention authentique dans un monde souvent indifférent.

Le pape François souligne que la grande misère du monde d'aujourd'hui est le manque d'amour. La crise du « prendre soin » dans le monde moderne est, à la base, une crise de l'amour : une incapacité à voir et à répondre à la dignité des autres. Pour surmonter cette crise, il faut un engagement renouvelé à prendre soin des autres, motivé non pas par le profit ou l'obligation, mais par la reconnaissance de notre humanité commune.

Construire des communautés contemplatives qui prennent soin des autres

Les discussions de cette semaine nous amène à notre thèse centrale : dans un monde complexe, où des accélérations ont lieu à tous les niveaux et partout dans notre vie, que nous vivions au Nord ou au Sud, à l'Est ou à l'Ouest, les communautés franciscaines sont nécessaires en tant que communautés contemplatives dans un monde de plus en plus isolé, individualiste, désenchanté et transactionnel.

Que signifie « prendre soin » ? Qu'est-ce que cela signifie pour les communautés religieuses prendre soin les unes des autres et du monde de manière pratique et concrète ? Votre communauté a-t-elle vérifié sa capacité à prendre soin des autres ? Sait-elle si et comment ses méthodes pour prendre soin sont pratiques et efficaces ? Est-ce que seuls les malades sont concernés ? Ou bien s'agit-il de prendre soin aussi, de manière réaliste, des personnes qui continuent à travailler ? Les supérieurs et les ministres de nos communautés ou de nos couvents reçoivent-ils la juste attention ? Sommes-nous trop occupés ou distraits pour prendre soin de manière appropriée ? Ce sont des questions difficiles, mais face à l'aliénation et à la solitude qui sévissent dans nos sociétés, elles méritent d'être considérées avec un regard nouveau.

Un autre pas est maintenant nécessaire pour la transformation morale de nos institutions religieuses. Nous devons décider d'être une société bienveillante et former des institutions bienveillantes, parce que dire la vérité nous a aidés à prendre conscience de notre vulnérabilité et de notre dépendance et nous a conduits à la capacité de réagir et de prendre des responsabilités. Notre intention ne sera plus de devenir principalement des centres de profit, mais plutôt des centres de sollicitude et de compassion. Cette idée peut sembler faible, mais c'est uniquement parce que nous avons souvent minimisé ou rejeté l'importance cruciale que prendre soin des autres a dans notre vie personnelle et sociale. Nous avons privatisé l'assistance aux autres dans notre conscience publique, pour ne laisser la place qu'à la logique du profit.



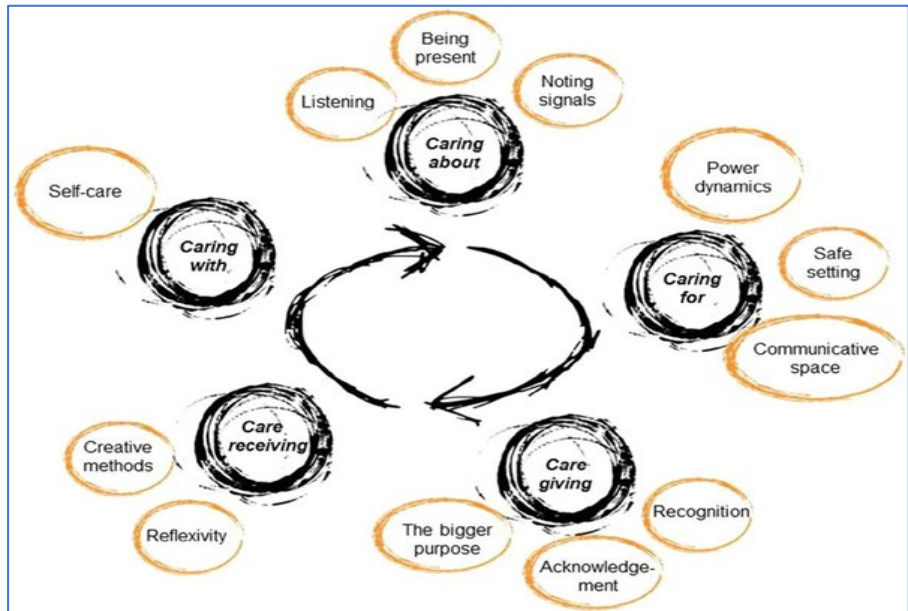
Les recherches insistent de plus en plus sur la nécessité de considérer cette attention à toutes les dimensions de la vie comme une question sérieuse et centrale. Comme le souligne Joan Tronto, l'une des chercheuses les plus engagées et qui fait autorité dans le domaine du *care* :

Les préoccupations liées au *care* imprègnent notre vie quotidienne, les institutions du marché moderne et les couloirs du pouvoir. Cependant, comme nous avons tendance à suivre la distinction traditionnelle entre sphère publique et sphère privée, et à considérer que le *care* relève de la sphère privée, nous l'associons généralement aux activités domestiques. En conséquence, dans notre culture, le *care* est une activité profondément dévalorisée : elle est considérée comme une « tâche féminine », les professions qui y sont liées sont dépréciées, les salaires offerts à ceux qui s'y consacrent sont insuffisants et on part du principe qu'il s'agit d'un

travail humble. L'une des tâches fondamentales des personnes qui s'occupent de *care* est précisément de transformer leur valeur publique. Lorsque nos valeurs et nos priorités collectives refléteront véritablement l'importance du *care* dans nos vies, notre monde sera organisé de manière radicalement différente.

Tronto a ainsi défini une éthique du « prendre soin » :

Une éthique du « prendre soin » est une approche de la vie personnelle, sociale, morale et politique qui part de la réalité que tous les êtres humains ont besoin, reçoivent et donnent de l'attention aux autres. Les relations entre les êtres humains font partie de ce qui nous caractérise en tant qu'êtres humains. Nous sommes toujours des êtres interdépendants.



Notre économie ne se base pas encore sur les principes et la logique du prendre soin. Joan Tronto est une politologue qui a beaucoup écrit sur la question au cours des vingt-cinq dernières années, plaidant en faveur d'un tel changement.

Elle définit le *care* comme suit :

Activité caractéristique de l'espèce humaine, qui recouvre tout ce que nous faisons dans le but de maintenir, de perpétuer et de réparer notre monde, afin que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nos personnes et notre environnement, tout ce que nous cherchons à relier en un réseau complexe en soutien à la vie.

Tronto a proposé un processus de *care* en cinq phases :

1. **Se soucier de (*caring about*)**. La première étape concerne la capacité de reconnaître et de prêter attention aux besoins des autres. Pour vraiment prendre soin, il faut être attentif aux signaux indiquant que l'autre a besoin d'attention, d'écoute et d'une présence le plus possible pleine. Tronto indique que cette « présence intentionnelle » signifie :

Être capable de percevoir les besoins chez soi et chez les autres et de les percevoir avec le moins de distorsion possible, une qualité qui pourrait être considérée d'ordre moral ou éthique.

2. **Prendre en charge (*caring for*).** C'est la phase au cours de laquelle un individu ou un groupe assume la responsabilité de répondre aux besoins qui ont été identifiés. Il ne suffit pas de constater un besoin, il faut aussi prendre la responsabilité de répondre à ce besoin. La planification devient ici essentielle : l'organisation, la budgétisation, la gestion et le suivi des ressources et du personnel. La dimension morale de cette phase consiste à assumer et à prendre au sérieux les responsabilités, les devoirs et les obligations. C'est aussi le moment où les dynamiques de pouvoir entrent en jeu : par exemple, comment une personne obtient-elle l'attention des prestataires de soins (l'établissement médical, les compagnies d'assurance et leurs décideurs) ? Comment faire pour avoir une bureaucratie qui prend nos appels et écoute attentivement et précisément ce que nous disons ?

3. **Prendre soin (*care giving*).** Cette troisième phase consiste à répondre matériellement au besoin. Elle implique une connaissance exacte et précise de la manière de s'occuper de la personne ou du groupe en question. Elle implique des tâches, des rôles et des autorisations. C'est la dimension de la compétence qui est, comme nous l'avons vu, un ingrédient essentiel pour établir la confiance. Dans la théorie de Tronto, prendre soin de manière incompétente, ce n'est pas seulement un problème technique ou une question d'efficacité, c'est aussi un problème profondément moral, car les institutions ou les personnes doivent souvent composer (parfois de manière inconsciente) avec tâches assignées et tâches accomplies, rôles offerts et rôles assumés, autorisation donnée et autorisation refusée.

4. **Recevoir les soins (*care receiving*).** Tronto explore la quatrième phase de sa théorie morale du *care*. Cette phase considère la réponse de la chose, de la personne ou du groupe qui a reçu les soins. À ce stade, des questions spécifiques se posent, comme celle de savoir si les besoins ont été satisfaits. Est-ce que cela a été un succès ou un échec ? Comment la personne ou le groupe a-t-il reçu les soins prodigués ? Cette phase permet de savoir si les besoins ont été satisfaits, si la prestation a été réussie et quelle est la réponse aux soins prodigués. Tronto traite de la complexité de la « réactivité » et de l'importance de cette phase pour un traitement adéquat, car la réception des soins est toujours un événement distinct, unique et personnel, qui peut ouvrir de nouvelles possibilités et de nouveaux besoins en matière de soins :

La réactivité est une dynamique complexe car la charge morale se répartit entre les destinataires des soins - personne, chose ou groupe – et les prestataires ou les responsables des soins. Comme il suffit d'un simple acte pour modifier la situation et engendrer de nouveaux besoins, la prise en charge est un cycle qui se boucle et qui recommence, demandant une plus grande attention à la réactivité.

5. **Prendre soin avec (*caring with*) :** Tronto a ajouté une cinquième étape à cette démarche, à savoir l'acte de « prendre soin avec ». Tronto entend par là que les personnes qui prennent soin doivent être profondément introspectifs et sensibles au contexte. En cette phase, les personnes qui dispensent et celles qui reçoivent les soins comprennent les contextes dans une perspective plus large : les enjeux, les conflits et les fragilités qui sont dans l'ordre général des choses. En d'autres termes, nous reconnaissons que nos actes d'attention se développent ou s'atténuent au sein de réseaux plus vastes, de systèmes qui peuvent assurer ou entraver les soins dans nos démocraties. Nos nations sont censées être des « conteneurs de soins ». C'est là que les « marchés » rencontrent l'« État » : dans la capacité d'écouter, de comprendre et de répondre aux besoins, aux niveaux local, national et maintenant, comme nous le rappelle la dernière pandémie. C'est précisément dans cette phase que la vertu *care* croise la solidarité et la confiance, comme le suggère Tronto :

Lorsque les soins ont été reçus et que de nouveaux besoins sont identifiés, on revient à la première phase et on recommence. Avec le temps, on s'attend à ce qu'il y ait un engagement continu à prendre soin avec les autres, et c'est là qu'on arrive à la phase du « prendre soin avec ». Les vertus de cette phase sont la confiance et la solidarité. La confiance s'installe lorsqu'on se rend compte qu'on peut compter sur les autres, qu'ils participeront aux activités de *care*. La solidarité se crée lorsque les citoyens comprennent qu'il vaut mieux qu'ils s'engagent ensemble plutôt que seuls dans ces parcours. Comment les démocraties bienveillantes aborderaient-elles les problèmes liés aux déficits de soins ? Il ne serait certainement pas acceptable de laisser qu'ils se répercutent sur les plus vulnérables. Il ne serait pas non plus acceptable d'autoriser l'importation de main-d'œuvre soignante pour résoudre le problème du déficit. Dans cette perspective, l'hypocrisie qui consiste à permettre aux travailleurs du secteur des soins d'entrer dans l'État seulement pour répondre à des exigences internes prend un sens totalement différent.

Une vision pour les soins pastoraux au XXI^e siècle

Dans le monde d'aujourd'hui, la formation pastorale ne consiste plus seulement à préparer une main-d'œuvre pour le ministère, mais aussi à former des responsables compatissants, bienveillants et visionnaires, capables de donner vie à l'Évangile dans une société en mutation rapide. Les générations précédentes apprenaient à défendre la foi et à soutenir les communautés d'immigrés en difficulté, mais notre mission pastorale s'est élargie. Aujourd'hui, nous sommes appelés à former des responsables capables d'inspirer, de guérir et de construire des communautés de foi et de service pleines de vie.

La formation pastorale moderne ne se limite pas à l'acquisition de diplômes ou à l'apprentissage de compétences ministérielles spécifiques ; il s'agit de cultiver le cœur, l'esprit et l'âme pour servir avec sagesse, humilité et courage. Plongeant ses racines dans l'inspiration biblique et la riche tradition pastorale de l'Église, cette formation nourrit l'intelligence émotionnelle, la résilience et un engagement profond en faveur de la dignité humaine. Elle incite les futurs responsables à être des agents de guérison et d'unité, répondant aux besoins de l'Église et de la société avec créativité et foi.

Aujourd'hui, l'objectif est de former des religieux et des religieuses qui :

- **partagent une vision convaincante** de la foi, en articulant la mission de l'Église et le charisme fondateur de leur communauté ;
- **dirigent avec collaboration et détermination**, en encourageant des formes de collaboration qui renforcent l'efficacité de la mission ;
- **donnent aux autres les moyens d'agir**, en créant une culture de soutien mutuel et de soins pastoraux, en particulier dans les périodes difficiles ;
- **gèrent les conflits avec grâce et sagesse**, en transformant les divisions en opportunités de croissance et de réconciliation ;
- **créent des espaces de rencontre**, en rassemblant les personnes dans la prière, le service, l'apprentissage et le dialogue pour approfondir la foi et la solidarité.

Cette nouvelle ère exige un esprit d'innovation, du courage et une foi très profonde. En allant de l'avant, nous relevons le défi de former des responsables qui non seulement poursuivront la mission franciscaine, mais aussi la transformeront avec une énergie et un amour renouvelés pour les personnes qu'ils sont appelés à servir.

Face à la marchandisation croissante du « prendre soin » et à l'émergence de formes de transactions, les responsables de congrégations sont appelés à vérifier dans quelle mesure on prend soin des autres dans de leurs communautés. Vous trouverez ci-dessous un formulaire qui peut aider à révéler l'« autobiographie » d'une personne dans la perspective du prendre soin, décrivant son évolution dans la compréhension et la pratique des soins pastoraux.

***Questions pour évaluer les théologies
opérant dans le domaine du prendre soin d'autrui***

Conversion personnelle

- A. Quels emplois avez-vous occupés et quels niveaux de responsabilité avez-vous eus dans des contextes scolaires ou professionnels ?
- B. Comment avez-vous fait du bénévolat ?
- C. Quelle est votre philosophie personnelle de la sollicitude, de la charité et de la justice ? Comment avez-vous essayé de vivre cette philosophie personnelle ? Quels succès avez-vous connus et quels obstacles avez-vous rencontrés dans la réalisation de votre mission personnelle de sollicitude ?
- D. Quels passages des Écritures ont le plus d'importance pour vous quand vous pensez au service, au ministère et au leadership dans l'Église ?
- E. Comment évaluez-vous votre rôle de leader dans votre communauté paroissiale ou dans votre cercle d'amis ?
- F. Quelles sont les compétences et les traits de caractère personnels sur lesquels vous pourriez vous appuyer pour devenir un leader dans la communauté ? Quels sont les défis ou les traits de caractère qui pourraient au contraire entraver ?
- G. Comment gérez-vous votre temps et votre stress ?

Conversion interpersonnelle

- A. Quelles étaient les règles de votre famille concernant des choses telles que le bénévolat et le « don de soi » à la société ?
- B. Quel type de travail bénévole votre mère, votre père, vos grands-parents et vos frères et sœurs ont-ils entrepris ? Qui considérez-vous comme vos modèles de service dans la société et dans l'Église ?
- C. Comment avez-vous passé les vacances de printemps à l'université ? Comment vos amis au lycée, à l'université et après l'université ont-ils fait du bénévolat ou consacré leur temps à la société ?
- D. À quels groupes ou équipes avez-vous appartenu pendant vos années de lycée et d'université (et après) ? Quel était votre rôle dans ces différents groupes ?

Conversion ecclésiale

- A. Comment la paroisse dans laquelle vous avez grandi a-t-elle appris à connaître et à prendre soin des besoins de la communauté et des pauvres ?
- B. Comment votre paroisse a-t-elle développé le leadership au sein de la congrégation ? Comment la paroisse définit-elle et met-elle en œuvre sa mission dans le quartier ?

Conversion structurelle

- A. Comment votre famille, vos amis et votre paroisse comprenaient-ils les injustices dans le monde et comment en parlaient-ils ?
- B. Qu'avez-vous appris sur vos obligations et votre capacité de changer les choses dans le monde ?
- C. Avez-vous participé à des organisations qui cherchent à éradiquer la pauvreté, à promouvoir la vie ou à rechercher le changement social selon la doctrine sociale de l'Église ?
- D. Comment comprenez-vous la mission de l'Église dans le monde d'aujourd'hui ?



Conclusion : S'engager à vivre le souci de l'autre comme une mission

Tout au long de cette réflexion, nous avons examiné les défis et les opportunités liés à la question du souci de l'autre dans le monde moderne. La marchandisation du « prendre soin », la montée de l'hyper-individualisme et la dépendance croissante à l'égard de la médiation technologique sont autant d'obstacles à l'établissement de relations authentiques. Les structures économiques et politiques donnent souvent la priorité à l'efficacité et au profit, au détriment de la dignité humaine, tandis que l'apathie morale et spirituelle menace les fondements mêmes de la compassion et de la solidarité. Or, malgré ces défis, la tradition franciscaine - et l'appel chrétien général à prendre soin des autres - offre une réponse contre-culturelle qui réaffirme la nécessité d'une sollicitude profonde, intentionnelle et transformatrice.

Vivre le souci de l'autre comme une mission n'est pas un idéal passif, mais un engagement actif. Il faut être attentif aux besoins des autres, être prêt à assumer des responsabilités et s'engager à former des communautés où la confiance, la solidarité et la compassion règnent. Inspirés par saint François et sainte Claire, nous nous rappelons que bien prendre soin de l'autre, ce n'est pas un simple fait transactionnel, mais relationnel, qu'il ne s'agit pas d'être simplement efficaces mais profondément humains. Dans un monde de plus en plus marqué par l'isolement et le détachement, nous sommes appelés à être des communautés contemplatives qui prennent soin des autres - des lieux où les personnes sont effectivement vues, valorisées et soutenues.

Que ces paroles soit pour nous un encouragement : bien que la restauration d'une éthique du « prendre soin » soit complexe, elle est aussi profondément gratifiante. Chaque acte d'attention, aussi petit soit-il, contribue à construire un monde plus juste, plus compatissant et plus aimant. Comme nous le rappelle le pape François, « *la grande misère du monde d'aujourd'hui, c'est le manque d'amour* ». Soyons donc porteurs d'amour, guérisseurs de divisions et bâtisseurs de communautés où le souci de l'autre vécu comme une mission n'est pas seulement un principe mais un mode de vie.

Questions pour le débat :

1. Redécouvrir le souci de l'autre et le vivre comme une mission dans la vie religieuse

Couturier affirme que le souci de l'autre a été marchandisé, dévalorisé et éclipsé par l'hyper-individualisme et les priorités économiques. Dans le même temps, il appelle les communautés religieuses à se réapproprier leur rôle de « communautés contemplatives qui prennent soin des autres ».

- Comment les congrégations religieuses peuvent-elles remettre la mission de prendre soin de l'autre au centre de leurs communautés et de leurs ministères ?
- Quelles mesures pouvons-nous prendre pour que prendre soin de l'autre - au sein de nos communautés comme dans nos actions de proximité - ne se réduise pas à un service transactionnel, mais reste profondément relationnel et transformateur ?

2. Répondre à la crise du « prendre soin » dans un monde en mutation

Le monde moderne présente de nouveaux défis, notamment les disparités économiques, l'impact de la technologie sur les relations humaines et la culture croissante de l'isolement, qui empêchent une attention à l'autre authentique.

- Quels sont les plus grands obstacles auxquels votre congrégation est confrontée pour soutenir une culture du « prendre soin » ?
- Comment pouvons-nous répondre, en tant que responsables religieux, à la crise du « prendre soin » qui se répand au niveau mondial, en respectant la dignité humaine, les valeurs franciscaines et le bien commun ?

3. Former les futurs responsables d'une culture du « prendre soin »

Couturier souligne l'importance de former des responsables qui incarnent la compassion, la mission et l'attention, et de ne pas se contenter de former des professionnels pour le ministère.

- Comment pouvons-nous élaborer des programmes de formation qui préparent les responsables religieux à être des agents de guérison, de solidarité et de soins pastoraux ?
- De quelle manière pouvons-nous intégrer la « sainte attention » et le « prendre soin avec » dans les structures de nos congrégations afin qu'elles ne se limitent pas au maintien institutionnel mais s'engagent dans un renouveau continu ?

Groupe français





Propositum est une revue d'histoire et de spiritualité franciscaine du Troisième Ordre Régulier, publiée par la Conférence Franciscaine Internationale des Frères et des Sœurs du Troisième Ordre Régulier de Saint François · CFI-TOR.

Propositum tire son nom et son inspiration de “*Franciscanum Vitae Propositum*”, le Bref apostolique par lequel le pape Jean-Paul II approuva la Règle et Vie des Frères et des Sœurs du Troisième Ordre Régulier de Saint François. La revue est publiée dans les langues suivantes : anglais, français, allemand, italien, espagnol et portugais.

Les archives complètes des numéros de Propositum sont disponibles sur
[www.ifc-tor.org / fr / propositum](http://www.ifc-tor.org/fr/propositum)